

Commentaires sur la guerre actuelle

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Commentaires sur la guerre actuelle

APRÈS LA LIBÉRATION. — D'UN FRONT A L'AUTRE.

Dans une précédente chronique, nous avons relevé quelques-unes des causes de ce que nous appelions une crise de déception dans les pays libérés par les Anglo-Américains. Nous ne chercherons pas à savoir si ce même état d'esprit se manifeste dans ceux libérés de l'occupation allemande par l'armée rouge, car nous avons trop peu d'informations à ce sujet.

La libération des pays occidentaux, pour ne s'occuper que d'eux, pose des problèmes de politique intérieure et extérieure qui, finalement, peuvent influencer toute la conduite de la guerre et engager sérieusement ce qu'il est convenu d'appeler l'*après-guerre*.

Après que certains peuples eurent supporté pendant des années l'occupation étrangère avec une patience et un esprit de sacrifice dignes de respect, la libération des pays occidentaux s'est faite d'une manière foudroyante. En quelques semaines, les armées allemandes étaient refoulées sur les frontières de leur pays. Après les premiers moments de joie passés, les peuples constatèrent que les promesses faites tant par les libérateurs eux-mêmes que par les gouvernements exilés étaient loin d'être tenues. D'où une première déception.

On motiva l'absence d'aide aux populations civiles par la nécessité de concentrer tous les moyens pour l'effort de guerre. Il s'agissait de talonner les Allemands avec le maximum de moyens pour amener un effondrement rapide du Reich.

Bien que déçus, la plupart des gens admirent cet argument.

En effet, le recul des Allemands fut si rapide que tous les espoirs étaient permis. Beaucoup supportèrent avec courage les nouveaux sacrifices, puisqu'ils entrevoyaient la fin de la guerre à échéance relativement rapprochée. Il s'agissait bien de nouveaux sacrifices, car si durant l'occupation allemande la terreur policière avait régné dans le pays, elle avait surtout touché les éléments de la résistance ou politiques, mais la masse apolitique avait vécu tant bien que mal et surtout il n'y avait pas de chômage, puisque chacun était intégré de gré ou de force dans la machine de guerre allemande.

Avec la libération, cette plaie sociale a refait son apparition, car il n'y eut plus de matières premières pour faire travailler les usines. Il suffirait donc d'en amener pour que le problème soit résolu, mais là surgissent les difficultés.

La production de guerre anglo-américaine est entièrement standardisée. Il faudrait donc *adapter* l'industrie européenne à sa nouvelle mission. Cela signifie l'envoi important d'un équipement industriel, avec le personnel technique, posant des problèmes de transport quasi insolubles pour le moment. Puis viendrait la fourniture des matières premières, à commencer par le charbon ; et chacun sait que le transport de ces matières exige, en paix comme en guerre, un tonnage considérable.

En fin de compte, il est donc plus *rationnel* pour les Anglo-Américains de produire le matériel dans leurs pays respectifs et de l'amener sur le continent européen, prêt à être jeté dans la bataille.

En outre, chacun sait que les délais de démarrage pour une industrie, en voie de transformation, sont toujours longs. Lorsque les succès alliés permettaient d'entrevoir la fin de la guerre dans un délai relativement court, chacun se résigna, espérant qu'il ne s'agirait que d'une aggravation passagère des conditions économiques et sociales. Le redressement allemand à l'Ouest, du mois de décembre 1944, modifia l'aspect de ce délicat problème.

Pour les « libérés », le fait que les Allemands s'arrêtèrent sur leurs frontières fut déjà une surprise douloureuse ; ce fut un premier indice que la lutte serait, sinon longue, du moins dure, mais quand la Wehrmacht repassa à l'offensive, chacun fut forcé d'admettre que la guerre serait non seulement dure, mais aussi longue, ce qui provoqua une nouvelle déception.

Voyant que la guerre continue, les pays libérés veulent remettre de l'ordre dans leur propre maison. Au nombre des premières dispositions prises figure « l'épuration » et plusieurs mesures sociales, voire socialisantes. L'exécution de ce programme ne peut naturellement se faire sans de graves à-coups dans la vie et dans l'organisation du pays. En revanche, les Alliés, comme nous l'avons dit plusieurs fois, ne peuvent tolérer le moindre désordre sur leurs arrières, ce qui compromettrait la marche des opérations militaires.

D'où ces intérêts contradictoires entre les besoins des armées alliées et les désirs légitimes des pays libérés. L'un des plus graves points de frottement fut incontestablement l'épuration. Dans ce domaine, les gouvernements exilés avaient sans doute beaucoup promis, mais ils ne sont pas libres de leurs décisions.

Les habitants sont évidemment choqués de voir dans les administrations, par exemple, des collaborationnistes notoires maintenus à leurs postes et ils réclament une punition ; d'autre part, les Anglo-Américains veulent avant tout que l'administration fonctionne, peu importe le titulaire du poste avec lequel ils doivent traiter, après on verra. Il ne faut pas oublier que ces pays souffrent d'une grave crise de *cadres* et de personnel stylé, car beaucoup d'hommes sont prisonniers, déportés ou tués.

En outre, comme l'affirme l'« *Economiste* » : avoir été membre de la résistance n'est pas nécessairement un brevet de capacité pour les hautes charges de l'Etat, si grands qu'aient pu être les services rendus à un moment donné ».

Ce mécontentement serait encore supportable si les conditions matérielles de la vie s'amélioraient. Hélas, ce n'est pas le

cas et cet état peut avoir des répercussions imprévisibles pour l'Europe. Les Anglo-Américains endossent dans ce domaine une lourde responsabilité puisque maintenant chacun admet que la guerre peut durer encore une grande partie de 1945.

Non satisfaits de leurs dirigeants, matériellement dans la misère, les éléments extrémistes peuvent facilement exploiter le mécontentement populaire. Reconnaissons qu'en France, en Belgique et dans la faible partie de la Hollande libérée, la situation est actuellement calme. En dépit de la dissolution du Komintern, nous sommes persuadé que si les partis d'extrême-gauche des pays mentionnés se tiennent tranquilles, ils obéissent sinon à un mot d'ordre de Moscou, du moins se basent sur l'entente entre les Anglo-Américains et l'U.R.S.S. Ce calme intérieur relatif dépend donc d'une situation politique extérieure parfaitement déterminée.

Cependant, si cette entente devait un jour ou l'autre être rompue, on peut se demander quelle serait l'attitude de tous ces mouvements extrémistes. Il y a là un facteur absolument inconnu, mais tout fait présager que l'U.R.S.S. en serait la bénéficiaire. Toutefois, avec ou sans aide extérieure, il est certain que les extrémistes gagnent du terrain quand un pays est dans la misère.

M. Churchill, qui a toujours mis le monde en garde contre un optimisme exagéré, assure que la guerre sera encore longue. Dans ce cas, en marge de l'effort militaire ne serait-il pas indiqué que les Nations unies fissent aussi un effort en faveur des pays libérés, en leur donnant du travail et à manger ? Agissant ainsi, elles contribueraient à maintenir la stabilité politique dont elles ont besoin pour la conduite de la guerre. Associant chacun à l'effort général, elles empêcheraient l'éclosion de mouvements révolutionnaires qui ne peuvent qu'être hostiles à leurs projets d'après-guerre. Et au fait, c'est pour appliquer leurs idées dans cette période qu'elles se battent. Il ne faut donc pas compromettre l'avenir au profit de quelques avantages militaires immédiats car, malgré les apparences, nous

ne sommes plus dans la phase spécifiquement militaire de la guerre, mais dans la phase politique.

* * *

Au moment où nous terminions notre chronique du mois de décembre, les Allemands déclenchaient une grande offensive dans les Ardennes, poussant un profond coin à l'intérieur des positions de la 1^{re} armée américaine du général Hodges.

On savait depuis quelques semaines que les Allemands rassemblaient dans la région de Montjoie des forces assez considérables formées de S.S. et de troupes blindées. Chacun, cependant, admettait que la mission dévolue à ces forces devait être essentiellement défensive, soit la couverture de la plaine de Cologne avec, comme corollaire, la protection de la Ruhr.

Du côté allié, la surprise n'a donc pas tellement été provoquée par la présence de ces troupes que par leur mode d'emploi. En fait, il s'est agi plus d'une surprise intellectuelle que d'une surprise matérielle. L'opinion qui semblait régner au début de décembre était que l'Allemagne, contrainte à une défensive stratégique, devait aussi se cantonner dans la défensive tactique. Les milieux informés admettaient bien encore la possibilité d'actions offensives locales, mais excluant toute répercussion lointaine.

Le 17 décembre, le maréchal von Rundstedt déclençait une offensive entre Schleiden (au S.-E. de Montjoie) et Echternach. Il s'agissait d'un formidable coup de boutoir mené par la 7^e armée et les 5^e et 6^e armées blindées.

Le premier jour, Malmédy, Stavelot, les hauteurs de Vianden étaient occupés, la Wehrmacht faisant d'un coup un bond de 35 km. Autour de Noël, l'Ourthe était franchie et la progression vers la Meuse de Namur et de Dinant se dessinait. L'objectif semblait être, d'une part, ce cours d'eau et, d'autre part, de couper la grande voie Namur-Liège par laquelle passait tout le ravitaillement destiné aux forces américaines du saillant d'Aix-la-Chapelle.

Dans le secteur sud de l'attaque, la progression fut plus lente, à cause du terrain difficile des Ardennes. Cependant, les Allemands atteignirent la région de Martelange, de Libremont, coupant la voie ferrée Luxembourg—Marche—Liège.

Le fait que, du 17 au 23. 12. 44, les Alliés ne purent engager leur aviation par suite des conditions atmosphériques défavorables, facilita grandement la progression allemande.

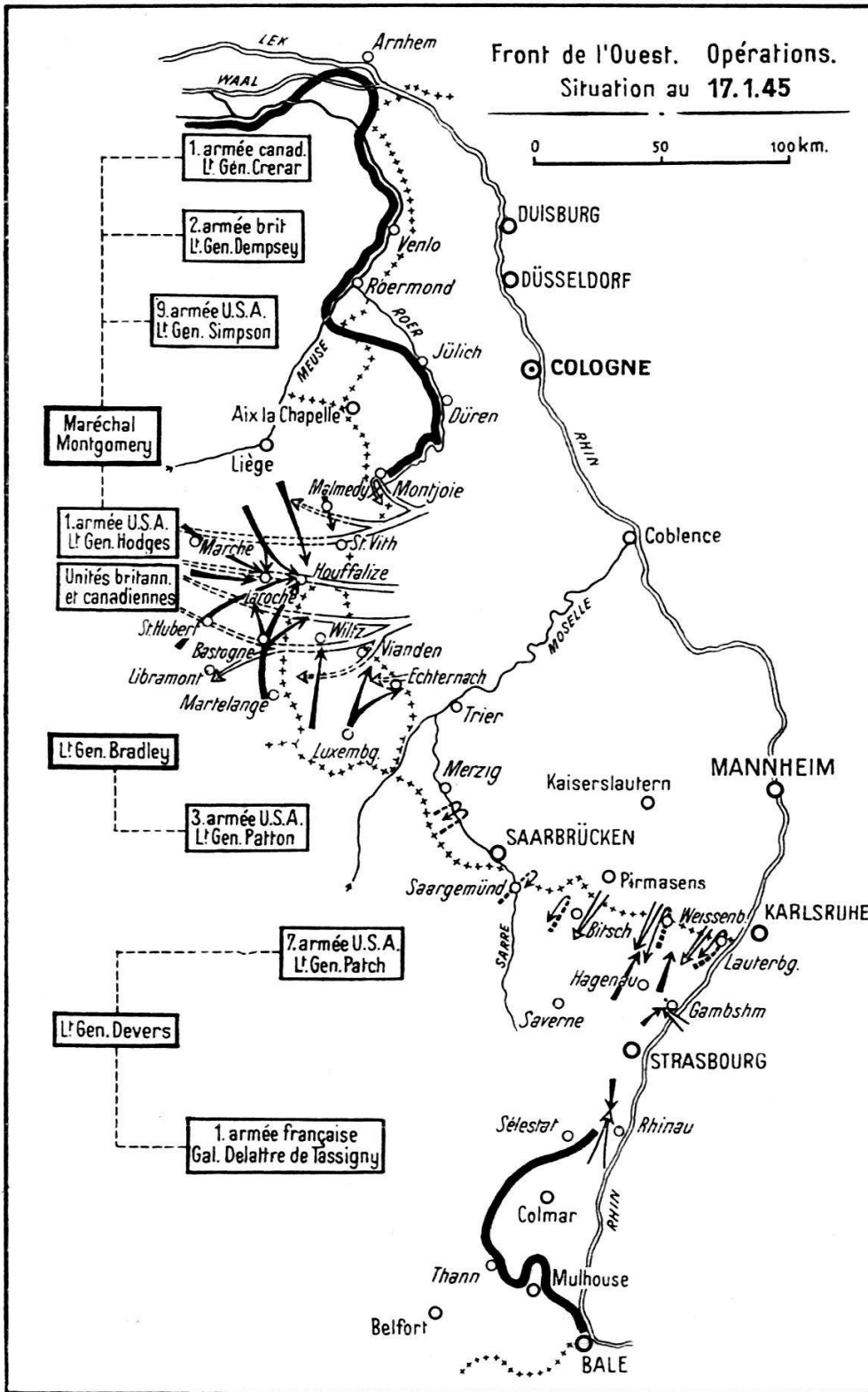
La résistance prolongée des Américains dans Bastogne empêcha les Allemands d'étendre rapidement leur progression en direction de Neufchâteau.

Nous ne savons dans quelle mesure le commandement américain fit intervenir ses réserves générales. Cependant, il semble que parmi les premières mesures ordonnées figure le déplacement des limites de secteur des 9^e et 3^e armées en les étendant respectivement vers le sud et le nord, de manière à réduire le front de la 1^e armée du général Hodges. En outre, cette dernière fut renforcée d'environ 7 divisions.

L'agrandissement de ces deux secteurs se traduisit naturellement d'emblée par un allègement de la pression que faisaient peser ces deux armées sur les positions allemandes de la Rœr, de la Sarre et du Palatinat. L'offensive alliée y fut suspendue et tout était mis en œuvre pour arrêter l'offensive allemande vers la Meuse.

Le 17 décembre déjà, le commandement allié était réorganisé. Le maréchal Montgomery étendait son autorité sur les 9^e et 1^e armées U.S.A. Après quelques jours d'une bataille aux fluctuations incertaines, ces deux armées passèrent à la contre-offensive, le 28 décembre, enrayant l'offensive allemande dans la région de Celles et exerçant une pression sur tout le pourtour de la poche, comme l'indique la carte ci-jointe.

Il n'est pas sans intérêt de comparer les réactions alliées de 1940 et 1944. Alors que dans le premier cas, les Allemands arrivaient en cinq jours à Sedan et environ une semaine plus tard à la mer, cette fois, en moins de quinze jours les Anglo-Américains avaient non seulement enrayé une progression de



moindre ampleur, mais exerçaient partout une forte pression sur le contour de la poche.

Devant cette contre-offensive, il semble que le maréchal von Rundstedt ait fait ressortir de la poche les deux armées blindées, laissant les unités d'infanterie mener un combat retardateur. Ces deux grandes unités, une fois réorganisées et complétées, seraient donc disponibles pour d'autres attaques de ce genre ou pour le front de l'Est.

On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre cette offensive et celle du maréchal Timochenko à Karkow au mois de mai 1942. Ni l'une ni l'autre de ces opérations ne visaient des buts lointains, mais recherchaient essentiellement à troubler les préparatifs offensifs.

On peut qualifier l'opération du maréchal von Rundstedt d'offensive locale, mais avec des répercussions stratégiques. En effet, nous constatons :

- un déplacement des forces anglo-américaines (modifications des limites de secteurs) ;
- un déplacement des forces aériennes ;
- un arrêt des offensives de la Sarre et du Palatinat ;
- la menace sur la Ruhr et la plaine de Cologne conjurée ;
- la destruction d'une grande partie de la 1^{re} armée américaine.

Par cet exemple, on ne peut mieux illustrer le principe qui veut que la défense statique ne mène à rien tandis qu'une défensive active peut donner des résultats fort appréciables.

Profitant de cette situation favorable, les Allemands passèrent au début de janvier à l'offensive dans le Palatinat, récupérant un certain nombre de localités qu'ils avaient dû abandonner, en particulier Lauterbourg, Wissembourg, Bitche, menaçant la trouée de Haguenau et faisant peser une grave menace sur Strasbourg, danger encore augmenté par la présence d'une tête de pont créée par les Allemands à Gamsheim.

Dans la poche de la Haute Alsace, le front n'a pas subi de modifications notables, sauf la poussée en direction de Stras-

bourg à cheval sur le canal du Rhône au Rhin où la profondeur de la contre-attaque allemande a atteint 15 km., soit la moitié de la distance Rhinau - Strasbourg.

* * *

Depuis le déclenchement de l'offensive d'hiver russe, le 12 janvier, la situation générale du front de l'Est s'est modifiée du tout au tout. Jusqu'à cette date, toute l'attention était concentrée sur la bataille de Budapest où la garnison allemande, complètement encerclée depuis la fin de décembre 1944, se défend avec acharnement.

Le 21 décembre, les Russes déclenchèrent entre le lac Balaton et le lac Veleds une offensive qui amena la chute de Stuhlweissenburg, mais dont le but final semblait être Komaron-Györ. Toutefois, les Allemands parvinrent à l'enrayer dans les collines de Bakonyerd et de Verres.

En revanche, l'avance soviétique se poursuivit sur la rive droite du Danube dépassant successivement Bicske et Estergom. Sur la rive gauche, leurs colonnes franchirent l'Eipel et le Hron. Dès le moment où ils atteignirent Parkau, l'encercllement de Budapest était achevé. A l'intérieur, les forces allemandes formant un certain nombre de centres de résistance tenaient cependant encore.

Le 2 janvier, le général Friesner entreprenait une contre-offensive au sud du Danube pour délivrer la capitale hongroise. Elle semble avoir été menée avec des moyens assez importants, car elle progresse assez rapidement. Les Allemands reprirent Estergom et arrivèrent jusque dans les localités extérieures de Budapest, sans toutefois parvenir à délivrer la garnison enfermée dans la ville. Fait curieux, alors que les Allemands avançaient au sud du Danube, les troupes du maréchal Malinowski franchissaient le Hron (Grau) et avançaient jusqu'aux portes de Komaron.

Depuis un certain temps, diverses rumeurs couraient sur

l'imminence d'une offensive d'hiver soviétique. Les Allemands annonçaient la présence de troupes russes le long des frontières de Prusse orientale, en particulier dans la région de Gumbinnen et d'Augustow, dans le secteur d'Ostrow, ainsi qu'entre Lemberg et Premysl et plus au nord. On savait aussi que la tête de pont sur la Vistule, entre Sandomyr et Baranow, se renforçait progressivement de troupes.

De nombreuses hypothèses politiques étaient émises sur l'inactivité russe. Les événements actuels se chargent de les dissiper.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, l'action principale est menée par le maréchal Konjew en partant de la tête de pont de Baranow et longeant le sud des Lysa Gora, Kielce, Cracovie, Radom - Czentochau sont largement dépassés, la grande voie ferrée Cracovie - Varsovie interrompue, la Nida, la Pilica et la Warthe franchies. Il ne fait aucun doute que l'objectif est le bassin industriel de Haute Silésie qui joue un rôle vital pour l'industrie de guerre allemande. Si le Reich venait à le perdre, les répercussions pourraient être catastrophiques car, quoique la Ruhr soit momentanément libérée de la grave menace, elle est sans cesse l'objet d'attaques aériennes.

D'autres axes d'efforts sont encore signalés à Pulawy, à Kozienice, sur la Narew et en Prusse orientale mettant en mouvement le front de la mer Baltique aux Carpathes.

Il sera intéressant de voir quelle sera la réaction allemande. Au moment où nous rédigeons cette chronique, il semble que les Allemands abandonnent la Pologne, car la prise de Varsovie, en quelques heures, alors que Budapest résiste depuis des semaines, indique un mouvement général de repli. Un rétablissement sur l'Oder, la Warthe, la Vistule, demeure dans les possibilités, mais il entraînera la perte d'une des plus précieuses parties du territoire du Reich.

Pour réussir, cette opération exigeait qu'une position de repli soit déjà organisée sur la ligne indiquée ci-dessus et que des troupes fraîches soient en place.

Le Haut-Commandement allemand estimera-t-il possible après son succès momentané sur le front ouest, de pouvoir disposer de quelques grandes unités à cette intention ?

Une information le laisserait entrevoir, mais nous doutons que les prélèvements puissent être tels qu'ils permettent de rétablir un certain équilibre des forces. Du reste, les durées de transport semblent exclure de pouvoir manœuvrer des réserves d'un front au profit de l'autre dans un laps de temps utile quand les opérations actives sont en plein développement.

(24. 1. 45)

